

---

## Moscou-Tel Aviv

# Espoir et nostalgie

---

Marina Solotkina

**Ce ne sont pas des raisons économiques ni l'antisémitisme qui régnerait en Union soviétique, mais plutôt la fragilité de la situation politique qui a amené Marina Solotkina et sa famille à émigrer en Israël, il y a quelques mois. Elle confie son histoire ainsi que les attentes et nostalgies des Juifs soviétiques.**

En Russie, on aime dire qu'il vaut mieux voir les grandes choses de loin. L'émigration en masse des Juifs soviétiques en Israël est certainement un événement dans l'histoire moderne. Mais il faudra du temps avant que l'on puisse mesurer ses effets sur la situation en Russie, en Israël et même au Moyen-Orient. En attendant, et plus modestement, je voudrais exprimer, à travers mon expérience personnelle, mes opinions sur cette arrivée des Juifs soviétiques en Israël.

Nous sommes arrivés en Israël de Moscou, mes parents, mon mari, mes deux enfants et moi-même, le 26 janvier 1991. En pleine guerre du Golfe. Bien sûr, la situation était angoissante pour nous. Mais à l'époque, elle l'était beaucoup plus en Union Soviétique car nous craignions alors un coup d'Etat et cette perspective nous effrayait encore plus. Pour ce qui nous concerne, notre décision de quitter la Russie n'a pas été soudaine, en relation avec la situation qui prévalait les mois précédant notre départ. J'ai commencé à y songer en 1974, après avoir reçu mon diplôme de l'Université de Moscou. C'était alors une sombre période pour le pays. Nous étions au sommet de cette grise et morne "ère Brejnev". Il n'y avait pas vraiment de terreur mais il n'y avait surtout pas de liberté. Habituellement on se souvient avec plaisir de ces années d'université, les nôtres étaient sombres. Je ne parle pas du niveau et de la qualité des études. Ils étaient très bons.

Particulièrement dans mes deux domaines : études chinoises et économie des pays socialistes. Je parle de l'impossibilité où nous étions de vivre pleinement comme des êtres humains et sociaux, nous qui étions jeunes et qui avions tant soif de nous exprimer, de nouer des relations personnelles et de bien d'autres choses. Les activités politiques étaient interdites à l'extérieur de l'Organisation de la Jeunesse Communiste. La "Nomenklatura" se partageait les meilleurs postes. Notre horizon à nous était bouché. La stupidité et le cynisme régnaient aux plus hauts échelons du pouvoir. Et nous, nous étouffions. Ma plus proche amie, Svetlana, et moi avons trouvé refuge dans les lectures très larges, dans l'apprentissage des langues et... dans un mariage précéce.

J'obtins un prix pour mon diplôme dont le sujet était la frontière soviéto-sino-afghane dans les montagnes de Pamir. Et pourtant, je ne pus trouver un travail pour une durée au-delà de six mois. La sinologie et les relations internationales d'une manière générale sont des sphères fermées aux Juifs. Je ne pus donc percer la barrière de secret qui entoure le prestigieux Institut d'études orientales de l'académie des sciences de l'Université de Moscou et qui était rattaché au ministère des Affaires étrangères. Ravalant mon amertume, je me contentais d'un travail moins prestigieux, dans une université moins prestigieuse. Je passais ma thèse en 1982 à l'Université de Moscou et devins quatre ans plus tard professeur associé et directeur adjoint de la chaire d'histoire économique. Mais cette situation pourtant enviable ne pouvait me faire oublier que la filière chinoise m'avait été interdite. L'idée d'émigrer refaisait de temps en temps surface.

A cette époque, on ne pouvait pas considérer que la société soviétique était antisémite. En tout cas, la majorité des gens ne l'était pas. L'antisémitisme était secrété par l'Etat et la bureaucratie, en étroite connection avec un ressentiment général et un mépris pour la culture et les intellectuels. Cette culture et ces intellectuels où les Juifs étaient souvent représentés. Et plus nous montions dans l'échelle sociale, plus mes amis et moi-même nous pouvions observer cet antisémitisme, à la fois plus évident et plus humiliant. Alors les Russes autour de nous finissaient par admettre qu'être juif ne devait pas être une chose normale. Il en résultait une attitude sans doute difficile à comprendre pour un non Russe. Vis à vis du plus faible dans la société, le Russe ressent de la compassion. Ainsi, les Russes ressentaient de la compassion pour les Juifs. On est loin de l'antisémitisme. Mais ce n'était quand même pas un rapport d'égalité.

Mon mari, chef de département d'un grand complexe de métallurgie et moi, nous voulions émigrer. Mais nous n'étions pas en mesure de réaliser ce désir. Mes parents et ceux de mon mari avaient une position sociale. Avec notre émigration, ils auraient tout perdu, jusqu'au droit de

travailler. Telles étaient les règles du jeu à ce moment-là. Il nous fallait donc ronger notre frein. En attendant, notre situation économique comme celle d'ailleurs de la plupart des Juifs en Union Soviétique était très correcte. En Russie, ceux qui travaillaient dur pouvaient accéder à un bon standing de vie, selon les critères soviétiques évidemment. Pour notre famille, avec nos deux enfants, nous avions un appartement avec deux chambres à coucher dans une maison de la banlieue de Moscou ; une voiture et la possibilité d'acheter autant de livres que nous voulions. Je tiens à le souligner car, à mon avis, la situation économique, même si je ne veux pas nier cette motivation, n'est pas parmi les premières raisons qui ont poussé des centaines de milliers de Soviétiques à quitter leur pays.

---

## L'importance de la Perestroïka

---

Nous avons vu arriver la Perestroïka avec soulagement. Surtout à cause de la liberté de la presse et de la renaissance d'une certaine forme d'économie de marché. Les Juifs étaient très engagés dans cette ouverture. Mon mari et moi-même, ainsi que mes 1 500 000 compatriotes voyions alors notre avenir en Russie et non pas dans la patrie de nos ancêtres. Le changement dans nos têtes se fit à partir de 1988 avec une contre-offensive des forces conservatrices. Des idées apparaissent çà et là. Dans la presse, nous avons commencé à entendre des récriminations hystériques sur la culpabilité des Juifs dans la plupart des événements mondiaux majeurs et dans les déboires de la Russie. Cela allait de la crucifixion du Christ jusqu'à la responsabilité des Juifs dans la Révolution Russe en passant par la terreur stalinienne. Il y eut aussi des rumeurs sur des pogroms à l'occasion des fêtes chrétiennes et de préparation par des fascistes de listes de familles juives à Moscou et dans la plupart des grandes villes. Ce qui était le plus incroyable, c'est que parmi les voix antisémites, se trouvaient des gens de talent, des écrivains et même d'anciens intellectuels dissidents. Ne parlons pas de la position ambiguë de Gorbatchev et d'Eltsine, qui auraient pu se dissocier de cette ligne et qui n'ont pas élevé la voix. Puis, il y eut les massacres ethniques en Azerbaïdjan, en Ouzbékistan et des affrontements, ethniques toujours, dans d'autres républiques.

Dans les familles juives, devant de tels événements, immanquablement, la mémoire collective se met en marche et tout revient : l'Holocauste, les pogroms en Russie, tous les massacres de l'histoire du peuple juif. Alors, les familles ont commencé à quitter l'Union Soviétique. L'ouverture des portes par Gorbatchev et l'octroi de visa par Israël aidant, les immigrants ont commencé dès 1989 à

affluer en Israël. J'ai choisi moi-même cette destination depuis 1977 mais je sais qu'une bonne partie de mes compatriotes auraient préféré émigrer ailleurs, en Occident, surtout aux Etats-Unis. De 71 000 émigrants en 1989, on est passé à 184 000 en 1990. En décembre 1991, on a eu 100 000 immigrants de plus. Considérons qu'au début 1992, presque 400 000 Juifs soviétiques auront atteint Israël. C'est un mouvement extraordinaire où c'est le choix personnel qui a surtout joué. Je veux dire que ce n'était pas vraiment un mouvement communautaire. Les Juifs soviétiques ne sont pas organisés en communauté culturelle ou par quartier. Comment aurions-nous pu l'être? Nous avons si peu de traditions juives culturelles et encore moins de traditions religieuses. On ne m'a jamais parlé à la maison du shabbat ni de la Pâque juive.

Cette émigration de masse est accueillie en Israël avec des attentes et des sentiments très complexes. Ce qui domine c'est cet espoir d'un renforcement économique du pays et surtout démographique face au monde arabe. Mais il y a aussi une appréhension due au fait que la masse des immigrants est vue comme irrégulière et non sioniste. Certains apprécient le fait que la plupart d'entre eux sont des Ashkénazes, d'autres le regrettent. Mais cette immigration est porteuse de promesses pour le pays car les nouveaux arrivants ont un haut niveau d'éducation. Le taux de diplômés de l'université est très élevé chez les adultes. Ils ont une expérience professionnelle dans l'industrie, l'éducation, la médecine, la science, la culture et les arts. S'ajoute à cela une expérience non négligeable pour Israël : près d'un tiers des adultes ont un entraînement militaire et un rang d'officier. Par exemple, mon père est capitaine d'infanterie. Mon mari est lieutenant-chef dans une brigade de tanks. Moi-même j'ai fait de la traduction dans le domaine militaire. Les femmes enseignantes, elles, ont toujours reçu une formation comme infirmières de guerre.

L'Aliah est un lourd fardeau économique pour Israël. Le pays doit loger les immigrants, leur trouver du travail et pour cela, procéder à un grand travail de requalification professionnelle ou de recyclage dans d'autres branches de l'économie. De plus, nous sommes arrivés sans aucun capital, complètement démunis. Le rouble n'étant pas convertible, nous avons abandonné tous nos biens en URSS. Ici, notre vie d'immigrants est très difficile. Beaucoup de familles ne mangent de la viande qu'une fois par semaine. L'on marche souvent à pied car les transports sont chers. Cependant, nous avons l'habitude de vivre modestement. L'Agence juive donne une somme d'argent à notre arrivée qui pourrait nous aider à vivre — chichement — pendant un an si ce n'était la vie chère et surtout le prix des loyers des appartements en progression constante depuis l'arrivée en masse des Soviétiques. Les loyers ont triplé depuis 1989. On reproche souvent aux nouveaux

arrivants de ne pas être très sionistes mais il faut croire que les propriétaires juifs en Israël ne le sont pas beaucoup non plus... Cette difficulté de vie crée chez les immigrants beaucoup d'impatience, mais parfois aussi du désespoir.

---

## Une immigration différente

---

Mais Israël a une grande expérience de l'immigration et je ne peux pas oublier que les premières vagues d'immigration juive en Palestine venaient de l'Empire russe. Cette dernière vague est la plus importante en provenance de cette région mais c'est aussi la plus grande d'une manière générale. Et aujourd'hui, un Israélien sur dix est d'origine soviétique. La proportion risque d'augmenter avec une aggravation d'ailleurs probable de la situation économique et politique mais aussi ethnique en Union Soviétique. La vague pourrait alors atteindre le million d'immigrants d'ici trois ans. Beaucoup de candidats au départ ont leur dossier prêt et peuvent partir s'ils le désirent à tout moment. Leurs bagages sont pratiquement faits. Ainsi ce n'est pas essentiellement la capacité d'intégration d'Israël qui va déterminer l'Aliah mais la situation interne à l'Union soviétique. Si celle-ci s'améliore, l'émigration se réduira très sensiblement. Mais au moindre pressentiment d'un coup d'Etat, par exemple, les gens afflueront de nouveau de crainte d'une guerre civile ou d'une fermeture des frontières.

Les années soixante dix avaient connu une première vague d'émigrés en provenance d'Union soviétique. (...) C'était une immigration plutôt originaire d'autres républiques que la Russie et d'un niveau social moins élevé. Parmi ces immigrants, il y a bien sûr des exceptions. Le regretté Michael Agurskii, professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, était un grand intellectuel et un démocrate. Il était membre du Parti travailliste israélien.

Politiquement, l'émigration des années quatre vingt dix est moins repliée sur elle-même. Il n'est pas sûr comme on le dit souvent qu'elle s'exprimera par un vote de déni de ce qu'elle a connu précédemment en votant elle aussi pour les partis de droite comme l'ont fait les immigrants des années soixante dix. Ceux-ci sortaient de l'ère Brejnev, d'un communisme féodal, avec une forte révolulsion pour tout ce qui leur rappelait la gauche. Nous, nous avons connu l'ère Gorbatchev et une ouverture de démocratie à partir de 1986 dans laquelle nous nous sommes engouffrés. Peu de nouveaux immigrants iront vers la gauche, à mon avis. Ils adopteront plutôt des positions libérales ou centristes. La douche froide de la vie chère, la rareté des postes de travail dans les

sphères qui sont habituellement les leurs ne devraient pas les pousser dans les bras des partis de droite actuellement au pouvoir. Mais il est, bien sûr, difficile de le prévoir. Il sera intéressant de voir combien de nouveaux immigrants auront voté pour le Parti travailliste aux élections législatives de l'année prochaine. Après une période d'adaptation, je crois que les Juifs soviétiques voteront pour des partis libéraux et centristes. Ces partis n'existent pas, ils participeront sans doute à leur création.

Quelle influence auront les nouveaux immigrants sur l'aspect religieux de la société ? Il y a de grandes craintes dans les milieux religieux en Israël qui voient arriver ces centaines de milliers de gens sans la moindre éducation religieuse. On aurait tort de croire que les Soviétiques sont antireligieux. Ils ont vu les effets pervers sur leur société d'une absence de religion : manque de valeurs morales ; cynisme et détérioration de la vie familiale. Je ne veux pas dire qu'ils seront attirés par la religion, qu'ils voteront pour des partis religieux, et encore moins qu'ils soutiendront l'attribution de budgets trop importants pour ces partis et leurs institutions. (La situation actuelle dans ce domaine les choque beaucoup). Mais l'on peut imaginer qu'ils pourraient être à la base d'un mouvement de "réforme" du judaïsme. C'est aussi là l'expression d'une attitude libérale et centriste.

Comment les nouveaux arrivants vont se situer par rapport au conflit israélo-arabe et influencer le processus de paix est difficilement prévisible. Tout d'abord, rappelons qu'ils arrivent d'un pays à idéologie impérialiste où le faible se rend, où le fort prend et annexe. A côté de cela, les Russes autour de moi sont assez effrayés par la petitesse géographique d'Israël. Nous venons d'un pays si grand. Même avec les territoires occupés, Israël est plus petit que le "Grand Moscou" ! De plus, ces gens ont une expérience historique de l'échec de la division de Berlin, de deux Vietnam. Aussi, pour eux, même si les situations sont différentes, les décisions de partition n'ont pas très bonne odeur. Ajoutez à cela l'impact négatif du terrorisme arabe contre des civils : les attaques au couteau, les jets de bouteilles avec ce nom familier de "cocktails Molotov" contre les voitures. Ceci me fait croire qu'ils ne seront pas nombreux à rejoindre les rangs des organisations telles "La paix maintenant" ou autres de ce genre. Mais d'un autre côté, les Juifs en URSS sont habitués à vivre dans un environnement multinational et même à une certaine atmosphère de tension ethnique dans laquelle ils se meuvent avec précaution. Au total, ils sont en faveur de la paix, mais d'une paix prudente, durement négociée contre des garanties internationales convaincantes. Quel serait leur partenaire préféré pour de telles négociations ? Difficile de le dire. A mon avis, plutôt un Likoud modéré.

Les Juifs soviétiques sont ashkénazes et ceci est encore un autre

aspect de la question. Depuis le début de cette immigration massive il y a trois ans, les Juifs sépharades ont généralement manifesté peu d'enthousiasme pour cette immigration. Des rabbins sépharades ont mis en question la pureté juive des nouveaux immigrants. Le ministre de l'Intégration, religieux sépharade, Itzhak Peretz, a même publiquement déclaré qu'un tiers des nouveaux arrivants étaient russes ou ukrainiens mais pas juifs ! Une proportion, à mon avis totalement fantaisiste. Certains journaux se plaisent à parler du bas niveau de morale et des inclinations à la délinquance des Juifs soviétiques. (Leurs déclarations ont été publiquement réfutées par le ministre de la police Roni Milo). Des Sépharades israéliens se sont même rendus en Union soviétique pour tenter de dissuader le gouvernement et les communautés juives de poursuivre cette émigration. Au cas où celle-ci atteindrait un million dans les prochaines années, les sociologues israéliens prévoient une aggravation des relations inter-communautaires en Israël. Mais j'espère beaucoup en la capacité des Juifs soviétiques qui ont toujours vécu dans un environnement multicommunautaire à établir les meilleurs rapports avec leurs compatriotes en provenance des pays arabes.

Une des autres caractéristiques des nouveaux arrivants est leur sentiment chaleureux vis à vis du pays d'origine. J'en veux pour preuve les programmes du service en russe de la radio israélienne : douze heures sont consacrées à la poésie et aux chansons russes. Les informations sur l'URSS sont commentées avec compréhension et compassion. Je me rappelle un programme dans lequel on demandait à un étudiant comment il se sentait en Israël. Il a répondu : "Bien. L'Université hébraïque ? Excellent. Les gens du kibboutz où j'ai appris l'hébreu étaient très sympathiques". Ensuite, il fait une pause et il ajoute, la voix émue : "En rêve, je vois souvent Samara" (ville sur la Volga, d'où il vient). Beaucoup ont ce sentiment. Ils pensent qu'ils ont eu raison d'émigrer vers Israël mais ils ont en même temps de la nostalgie pour le lieu où ils ont vécu et qu'ils ont quitté. Les Russes sont très attachés à leur langue et à leur culture. Les nouveaux immigrants ont créé une presse en russe : 22 journaux et deux mensuels, de même que plusieurs troupes de théâtre en russe. Le fait mérite d'être souligné. C'est la première fois qu'une vague d'immigrants en Israël tente de sauvegarder sa propre culture et, d'une certaine manière, son lien avec le pays d'origine tout en s'intégrant dans le pays.

Je ne crois pas que l'histoire des rapports entre les Juifs et la Russie se terminera par un départ massif de ces derniers de ce qui a été longtemps leur patrie. Je ne le crois pas et je ne le souhaite pas. Et j'espère aussi qu'Israël sera parmi les pays qui aideront la Russie à tenir sur ses pieds. Quant aux Juifs russes, nul doute qu'ils seront d'un

apport considérable et positif pour Israël. Cependant des difficultés nous attendent. Le pays a devant lui quelques années très difficiles, celles de l'intégration. Si les adultes ont beaucoup de mal à trouver leur place, leurs enfants la trouveront certainement.

*Traduit de l'anglais par*  
Marie-Claude Slick

**Marina Solotkina** enseigne la sociologie économique à l'Université hébraïque de Jérusalem